



TROIS QUESTIONS À FRANÇOIS NOUDELMANN

François Noudelmann enseigne la littérature et la philosophie à New York University, où il dirige la Maison Française (voir entretien p. 18-19). Auteur de nombreux essais dont le récent *Un tout autre Sartre*, il signe son premier roman avec *Les Enfants de Cadillac* (Gallimard).

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PATOIS

« J'IMAGINE MAIS JE N'INVENTE RIEN »

Pourquoi qualifier *Les Enfants de Cadillac* de « roman » alors que vous racontez en grande partie votre histoire de famille ?

Pour deux raisons, la première est intellectuelle. Je travaille depuis longtemps sur la question de la généalogie. Pour montrer que notre identité généalogique est une construction. Elle n'est pas du tout un fait de nature. Partant de là, parler de sa famille suppose d'emblée un « roman familial », je reprends à dessein l'expression de Freud. La manière dont on pense les ancêtres, ce dont on hérite, la ressemblance avec eux, les secrets de famille, tout cela relève vraiment de la fiction et par là même du romanesque ! J'en ai d'ailleurs fait un essai intitulé *Les Airs de famille* (Gallimard, 2012). L'autre raison est littéraire. Je crois que

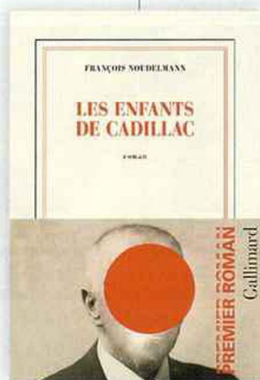
dès qu'on écrit une phrase on est d'emblée dans une forme d'imaginaire. Je fais quand même une distinction avec une certaine forme de fiction. Ici, j'imagine mais je n'invente rien. À partir de données, j'échafaude des hypothèses, surtout pour mon grand-père dont je ne sais rien. J'ai trouvé des archives dans des hôpitaux psychiatriques. Par exemple, j'imagine qu'ayant été interné à Saint-Anne, il aurait pu être soigné par Lacan. Ensuite quand j'écris, je mets en images. Je visualise un homme qui meurt de faim à Cadillac... À la différence du roman romanesque, je n'invente pas mais j'assume le fait d'imaginer.

Le roman autorise plus de liberté ?

Il apporte une grande liberté mais aussi une fragilité. Ce n'était pas du tout évident pour moi de me mettre à découvert mais au fond, je crois que, même quand on échafaude des théories ou des choses plus abstraites, on travaille toujours à partir de quelque chose de personnel. Cette fois-ci je parle sans masque.

Je ne me cache plus derrière la théorie. Je choisis des personnages. J'ai choisi les pères, car c'est la question du nom et de la nationalité qui m'intéresse et pour moi cela passe par eux. Mais j'aurais très bien pu, et je pourrais le faire plus tard, parler des mères... C'est une décision d'organisation, de construction. La première partie, c'est « il », Chaïm, mon grand-père, la seconde, c'est « tu », mon père, Albert, et la troisième, « je », moi-même.

La question de l'identité française est au cœur de ce livre traversé par l'Histoire et ses chaos. En quoi votre propre migration à New York a été déterminante pour l'écrire ?



Mon départ à l'étranger a été un déclic. Cela fait vingt ans que je fais des allers-retours entre la France et les États-Unis mais depuis deux ans je suis résident. Tout à coup on vit cette espèce d'écart, de décalage culturel qui fait prendre de la distance par rapport à soi, à son passé, etc. J'ai ressenti le besoin de réfléchir sur mon parcours. C'est sans doute aussi une question d'âge, j'ai 62 ans... Et puis, il y a des choses intimes, la mort de mon père... L'identité française prend des formes variées selon l'endroit où

l'on est. Sur l'itinéraire familial, je suis touché par mon grand-père qui avait fui la Lituanie et était fou amoureux de la France, au point qu'il en est devenu fou... Quant à mon père, lui s'est senti trahi même s'il n'en a pas gardé de rancoeur. C'est une expérience de déception par rapport à sa fidélité vis-à-vis de la France. Il ne se sentait absolument pas juif comme je l'écris. Et moi, j'espère que j'honore la France avec mes moyens en enseignant la littérature et la philosophie mais je suis infidèle, j'aime voir ailleurs, j'aime vivre ailleurs. C'est donc un peu l'histoire de trois manières de se marier avec la France ! ■

